

Prendre conscience du caractère historique du capitalisme

 mediapart.fr/journal/economie/260220/prendre-conscience-du-caractere-historique-du-capitalisme

Romarc Godin, *Mediapart*, 20 février 2020

C'est la dernière ligne de défense du capitalisme, et souvent la plus puissante. Ce régime socio-économique serait « *naturel* », et le seul réellement adapté à la « *nature humaine* ». Il permettrait en effet, par la magie de la « *main invisible* » et selon la vieille fable des abeilles de Mandeville, de transformer l'égoïsme « *naturel* » de l'humanité en bienfaits pour l'ensemble de cette dernière. À cela s'ajoute la capacité du capitalisme de tout quantifier et donc de tout « rationaliser ». Dans les années 1950, la « *main invisible* » a ainsi pris sa forme mathématique sous l'apparence des modèles d'équilibre général qui dominant encore aujourd'hui les sciences économiques. La mécanique capitaliste devenait alors une équation. Autrement dit, elle atteignait un niveau supérieur de « naturalité ». Aussi vrai que deux et deux font quatre, le capitalisme serait l'essence de l'homme.



CAPITALISME

Une étude approfondie

ELLEN MEIKSINS WOOD

LUX

«L'Origine du capitalisme - Une étude approfondie», Lux, 2020. © DR

Les conséquences de cette vision sont immenses. Si le capitalisme est la réalisation profonde de l'essence humaine, alors comment peut-on envisager de le dépasser ? C'est évidemment peine perdue. Le réformisme socialiste qui, dans les premiers textes d'Eduard Bernstein, est encore un moyen d'avancer vers le socialisme est progressivement devenu une force de gestion du capitalisme.

Et la chute des régimes « communistes » en 1989-1991 n'a fait que confirmer ce mouvement : ces régimes luttèrent en vain contre la « nature humaine », ce qui expliquait leur recours à la violence. Leur chute et la mondialisation du capitalisme représentaient donc l'achèvement de l'histoire humaine, au sens hégélien du terme, par la rationalisation du monde comme une forme de réalisation de l'Esprit.

L'histoire devait évidemment traduire cette vision du monde. Puisque le capitalisme est naturel et rationnel, l'histoire de l'humanité se réduirait à un seul grand mouvement : la libération des entraves permettant à un capitalisme sous-jacent de se réaliser. Là encore,

on est dans l'idéalisme hégélien : chaque société humaine a toujours eu en soi le capitalisme, mais les intérêts matériels de certains groupes ont tenté de bloquer son déploiement. C'est lorsque ces obstacles ont fini par être levés, et les derniers d'entre eux en 1989-1991, que l'homme a pu réaliser son destin rationnel à travers le capitalisme.

Un ouvrage de 2009 de l'historienne canadienne Ellen Meiksins Wood, récemment traduit en français et publié aux éditions Lux, *L'Origine du capitalisme*, vient briser ces belles certitudes. Et cela en fait un livre indispensable à notre époque. Car la première partie de l'ouvrage s'emploie avec succès à déconstruire ce caractère « naturel » du développement humain vers le capitalisme. Le tour d'horizon qu'elle entreprend des différentes théories sur l'origine du système capitaliste montre combien le débat était d'emblée verrouillé.

Persuadés du caractère inéluctable du capitalisme, les historiens, y compris la grande majorité des historiens marxistes, ont soumis l'histoire à cette lecture préalable. Cette lecture s'appuyait sur l'idée que le commerce était naturellement d'essence capitaliste et ne demandait qu'à se libérer des contraintes de la société féodale pour le devenir pleinement. Une fois ce stade atteint, le capitalisme a pu donner le meilleur de lui-même et s'imposer à une humanité le reconnaissant comme le fruit de sa propre nature. C'est le modèle de la « commercialisation » qui a dominé et domine encore la lecture de l'histoire du capitalisme. « *Ces gens tiennent pour acquis que le capitalisme a toujours existé, du moins sous une forme embryonnaire, depuis la nuit des temps, et qu'il serait à la limite inhérent à la nature et à la raison humaine* », résume Ellen Meiksins Wood (page 25).

L'historienne montre comment même ceux qui essaient d'échapper aux modèles traditionnels « bourgeois » n'échappent pas à cette logique de la « commercialisation ». C'est notamment le cas de Karl Polanyi, qui, malgré sa critique radicale de la marchandisation, n'échappe pas au schéma liant développement commercial au progrès technique et à l'industrialisation. Il peut ainsi défendre l'idée que « *lorsque les liens féodaux se sont affaiblis, avant de disparaître, fort peu de choses empêchaient les forces de marché de s'imposer* ». Autrement dit, ces forces de marchés, entravées par le féodalisme, étaient bien présentes à l'état latent. Mais ce travers ne manque pas non plus de marquer la grande polémique entre marxistes des années 1950 qui oppose Paul Sweezy et Maurice Dobb.

Le premier qui sortit réellement de ce schéma de la « commercialisation » aura été l'historien étasunien Robert Brenner dans un article célèbre datant de 1976, « *Agrarian Class Structure and Economic Development in Pre-Industrial Europe* ». Brenner, qui est l'inspirateur d'Ellen Meiksins Wood, voit dans le capitalisme un phénomène non pas naturel mais historique, né dans les campagnes anglaises des XV^e et XVI^e siècles. Il rejette l'idée de tout capitalisme latent ou embryonnaire. Ce texte va provoquer une levée de boucliers dans le milieu historique, dont il sortira un ouvrage, *The Brenner Debate* (republié en 2009 aux éditions universitaires de Cambridge), où, pour la première fois, la validité du modèle de la « commercialisation » allait être mis en discussion.

The Brenner Debate

Agrarian Class Structure and Economic
Development in Pre-Industrial Europe

Edited by T.H. Astott
and C.H.E. Philpin



« The Brenner Debate », Cambridge UP, 2009. © DR

Ellen Meiksins Wood s'inscrit clairement dans la continuité du Robert Brenner de 1976. La suite de l'ouvrage tente ainsi d'aller encore plus avant pour décrire la naissance du capitalisme comme un phénomène historique, né d'un contexte historique.

Pour sortir du biais de la « *commercialisation* », l'historienne rappelle plusieurs éléments clés. D'abord, il existe une différence radicale entre le commerce et son développement et le capitalisme et, partant, entre la bourgeoisie des villes vivant du commerce et le capitalisme. Le capitalisme n'est pas simplement un système où existe le marché, c'est un système où le marché dicte sa loi à l'ensemble de la société. La concurrence est alors la force motrice de toute la société, l'obligeant à améliorer en permanence la productivité pour répondre aux prix fixés par le marché. Le marché conduit alors à un besoin de circulation des capitaux et oblige les forces sociales à s'adapter à ce besoin. Ellen Meiksins Wood estime que la force sociale dominante est alors économique : c'est le marché et ses impératifs qui décident de l'attribution des surplus de production.

Et c'est là la différence majeure avec les sociétés précapitalistes où les surplus de production font l'objet de mesures politiques, « *extra-économiques* » comme le disait Marx : impôts divers, droits seigneuriaux, conflits armés. Dans ces sociétés, par ailleurs, l'utilisation des surplus est différente. Ils servent soit à entretenir la rente commerciale à un niveau constant, soit à assurer une consommation de luxe. L'investissement massif dans l'augmentation de la productivité du travail n'est alors pas nécessaire.

L'historienne canadienne montre bien ici la différence notable qui existe entre les exemples classiques de « capitalisme avorté » que sont les villes italiennes de la Renaissance ou les Provinces-Unies (Pays-Bas) du XVII^e siècle et la société capitaliste en formation en Angleterre. Dans ces deux cas, le commerce développa la richesse d'une classe urbaine nombreuse. Mais si « *le marché joua un rôle dans leur développement, il paraît aussi évident que ce marché offrait des occasions bien plus qu'il n'imposait ses impératifs* ». Et Ellen Meiksins Wood d'ajouter : « *En tout cas, le marché ne provoquait pas le besoin constant et typiquement capitaliste de maximiser les profits en développant les forces productives.* »

Les bourgeois florentins profitaient d'occasions liées aux savoir-faire de leurs artisans, ceux des Pays-Bas jouissaient de leur maîtrise des routes commerciales. Parfois, ils « investissaient » par la guerre ou la diplomatie pour maintenir ces avantages, mais une fois les aubaines disparues et les marchés taris, leur richesse s'évanouissait. Cet échec n'était pas la conséquence d'obstacles empêchant le développement du capitalisme, mais tenait précisément à la nature non capitaliste de ces développements économiques.

Comprendre l'origine du capitalisme pour le dépasser

La thèse défendue par l'ouvrage est que le capitalisme n'est pas né dans les sociétés commerçantes et urbaines comme le veut la vision traditionnelle, mais dans l'Angleterre

rurale de l'époque des Tudors. L'Angleterre a connu un développement unique durant la période féodale. Contrairement à la France, par exemple, le pays a été politiquement unifié très rapidement, avant même la conquête normande de 1066, avec une noblesse associée au pouvoir central et non recentrée sur ses pouvoirs locaux. La Grande Charte de 1215 et le pouvoir croissant du Parlement représentaient ce partage du pouvoir au niveau central. On est loin du cas français, où le pouvoir nobiliaire resta longtemps décentralisé, y compris sous l'absolutisme.

L'aristocratie anglaise a ainsi perdu progressivement les moyens de prélèvement extra-économiques des surplus agricoles qui resteraient en place en France jusqu'au 4 août 1789 (les fameux « privilèges »). Mais, en compensation, l'État anglais attribua à la noblesse deux éléments clés : de fortes garanties de son droit de propriété des terres et un marché national intégré. Alors qu'en France, les petits paysans possédaient leurs terres et payaient des droits à leur seigneur, en Angleterre, les nobles louaient leurs terres à des fermiers et soumettaient ces baux à un marché national pour les valoriser davantage. Se mit donc en place « *un système de rentes concurrentielles où les seigneurs chaque fois que c'était possible louaient leur terre au plus offrant* », système qui, naturellement, gagna du terrain sur les droits coutumiers résiduels. Dès lors, les fermiers, pour conserver leurs terres, durent se montrer les plus concurrentiels possibles en augmentant leur productivité. La logique capitaliste était née.

Le mouvement des « enclosures » qui réduisait les terres gérées en commun a ainsi connu un premier élan décisif dès l'époque Tudor. Mais, contrairement à ce que pensaient Polanyi et Marx, il était déjà une conséquence et non une cause du capitalisme. Rapidement, l'agriculture anglaise fut capable de nourrir l'immense métropole londonienne où allaient se réfugier les classes chassées de la campagne par ce même mouvement. Ces masses étaient désormais contraintes à acheter des biens essentiels sur le marché à bas prix. La logique aurait donc pu buter sur la faiblesse naturelle de l'emploi et du pouvoir d'achat des paysans anglais soumis à ce bond de la productivité agricole. Or, cet état de fait favorisa encore davantage le développement de marchés fondés sur la consommation de masse à bas prix et donc sur une productivité accrue. Bientôt, le capitalisme anglais devint industriel par le biais du secteur textile, destiné à répondre à un tel marché. Toutefois, « *ce ne sont pas les possibilités offertes par le marché, mais bien ses impératifs qui poussèrent les petits producteurs à l'accumulation* ».

« *Ce fut le premier système économique de l'histoire où les restrictions économiques du marché eurent pour effet d'accroître obligatoirement les forces de production au lieu de les ralentir ou de les entraver* », explique Ellen Meiksins Wood. Là où la baisse de la demande commerciale entraîna le déclin des Provinces-Unies, les ressources limitées du prolétariat anglais favorisèrent l'investissement industriel. « *Quand le capitalisme industriel vit le jour, la dépendance au marché s'insinua en profondeur dans toutes les strates de l'ordre social. Mais pour en arriver là, il fallait que la dépendance au marché soit déjà un phénomène bien implanté* », résume l'historienne.

Le capitalisme se développa donc bien dans un lieu précis et dans une époque donnée.

Et il se développa non pas comme une force naturelle, mais bien davantage comme le fruit de « *rappports de propriété particuliers* », des rapports « *médiatisés par le marché* ». L'autrice passe sans doute rapidement sur la lutte de classes qui constitue l'arrière-plan de cette évolution, mais il n'empêche que ce livre, qui, par ailleurs, présente des réflexions également stimulantes sur le colonialisme et l'État, est essentiel pour la réflexion actuelle.

À l'heure où le néolibéralisme, mode de gestion du capitalisme mondialisé, peine à répondre aux défis de notre temps, cette étude est précieuse. Elle offre un contenu profondément révolutionnaire. Car si le capitalisme est un phénomène historique, il peut être dépassé comme tout phénomène historique. Il n'est pas le seul horizon possible, fût-il, comme le souligne Branko Milanović dans son dernier livre, *Le Capitalisme, sans rival* (à paraître aux éditions La Découverte en avril), le seul système socio-économique persistant. S'il n'est pas « *naturel* », il n'est pas immortel, ou, du moins il n'est pas destiné à emporter l'humanité dans sa disparition.

En remettant le capitalisme à sa place, autrement dit en réaffirmant son caractère historique, Ellen Meiksins Wood remplit trois rôles essentiels. D'abord, elle permet de revenir aux fondements de la critique du capitalisme. Le philosophe allemand anti-stalinien Karl Korsch estimait dans son ouvrage *Karl Marx*, publié en 1938 et traduit en français aux éditions Ivrea, que « *le premier des principes fondamentaux de la nouvelle science révolutionnaire de la société, c'est le principe de la spécification historique de tous les rapports sociaux* ». L'apport de Marx est donc de renvoyer les catégories « bourgeoises » (à entendre ici au sens de « capitalistes ») à leur réalité historique « bourgeoise ». Dès lors que ces catégories sont effectivement historiques et ne relèvent pas de l'essence de l'homme, alors elles sont modifiables par l'histoire humaine. La critique peut donc envisager son dépassement. Le combat de Marx contre la dialectique idéaliste hégélienne et celui contre le caractère absolu de l'économie politique capitaliste vont donc de pair et se rejoignent ici dans le travail de l'historienne canadienne.

Dès lors que l'horizon se débouche et que les arguments de café de commerce du type « de tous temps » ou « la nature humaine » sont écartés, le travail d'Ellen Meiksins Wood ouvre aussi une autre perspective. Le capitalisme est issu de rapports de propriété. La question de la propriété est donc centrale pour le dépasser. En cela, cette recherche semble donner raison à la réflexion menée par Thomas Piketty ou Benoît Borrits sur la nécessité d'engager le débat sur le plan de la propriété. Tout combat qui n'engagera pas directement cette question semble voué à l'échec ou plutôt à la reproduction de la logique capitaliste. Comme le montrent les travaux de l'historienne canadienne, cela ne signifie sans doute pas la disparition du commerce, de l'échange et du progrès technique. Toutes ces notions, contrairement à ce qu'ont tenté d'imposer certains, ne sont pas l'apanage du capitalisme et existaient dans les sociétés non capitalistes. Or, et c'est la troisième leçon de l'ouvrage, la logique capitaliste ne saurait faire face au défi écologique. Le capitalisme, et c'est là la clé de son succès et de son expansion, a une logique de fuite en avant continuelle. Ce n'est pas un régime stagnant, mais en croissance permanente. Ce besoin de progression infinie (qui se traduit bien par sa

mathématisation récente) est aujourd'hui confronté au fini du monde physique. L'emballlement du capitalisme agraire anglais se transmettant à l'ensemble de la société anglaise, puis au reste du monde, pose désormais un problème écologique grave et urgent. La fable du « *capitalisme sobre* » ne tient pas face à l'histoire même de ce système.

Il y a donc urgence à créer un nouveau rapport social pour organiser la survie de l'humanité. Sans doute le capitalisme a apporté beaucoup à l'humanité, et il n'est pas question de remettre en cause son intérêt historique (ce que reconnaissait déjà Marx), mais ce n'est qu'un moment historique. Comme d'autres avant lui, ce régime a sans doute fait son temps. Et le livre d'Ellen Meiksins Wood aide à le comprendre.

Ellen Meiksins Wood, *L'Origine du capitalisme - Une étude approfondie*, Lux, 2020, 249 pages, 10 €.